

C'est que, on peut bien l'avouer aujourd'hui, l'ancienne et brillante armée de 1870 avait péri victime de ses fautes et de son ignorance. Non certes qu'elle eût manqué de courage et que ses chefs fussent tous des incapables ; mais parce que depuis de longues années elle ne travaillait plus.

On s'était habitué à croire que la guerre s'improvisait, que le Français, né débrouillard, se tirerait toujours d'un mauvais pas, qu'un chef brillant était celui qui, au moment critique, se jetait l'épée à la main à la tête des bataillons.

Tant qu'on eut affaire aux Arabes d'Algérie, aux Russes de Crimée, aux Autrichiens de Solferino, gens encore plus ignorants que nous, les choses allèrent tant bien que mal ; mais en face des Prussiens admirablement préparés, notre malheureuse armée fut prise au dépourvu, et, malgré d'admirables dévouements individuels, fit en somme triste figure. C'est que l'on ne viole pas longtemps impunément la grande loi de proportions des moyens avec la fin, de la préparation avec le résultat.

La nouvelle armée profita de la leçon cruelle, et se mit, dès les premiers jours, au travail avec une constance et un esprit de suite d'autant plus admirable qu'elle se heurta maintes fois à l'hostilité de ceux-là même qui eussent dû l'appuyer, je veux dire du parlement et du gouvernement.

Tous les grands problèmes de l'art militaire furent discutés avec une curiosité passionnée. La rénovation de l'armement, la question des canons lourds et des canons légers, de l'offensive et de la défensive excitèrent des polémiques ardentes dans les milieux militaires. Des écoles supérieures furent fondées dans lesquelles professèrent des officiers de haut mérite et desquelles sont sortis tous nos grands chefs contemporains. Car, remarquons-le bien, la guerre actuelle n'a favorisé la rapide ascension d'aucun aventurier, fût-il un homme de génie ; elle a prouvé, au contraire, que rien ne remplaçait la science et la préparation.

Parmi les jeunes officiers qui se distinguèrent dans ces savantes études le capitaine Maunoury fit sa marque. Il fut un de ceux, qui de bonne heure, prônèrent l'emploi du canon lourd et du tir à longue portée. On ne le crut pas, on laissa les Allemands prendre sur nous cette supériorité, ce qui nous valut nos premiers é-

checs et la prolongation démesurée de la guerre.

Il était encore capitaine lorsqu'il fut admis au cours de l'École supérieure de guerre, dont il devait plus tard être nommé directeur. Il en sortit avec le brevet d'officier d'état-major. Promu chef d'escadron en 1883, il fut nommé professeur du cours d'artillerie à l'école Saint-Cyr, emploi qu'il occupa quatre années et qui le rendit populaire dans la jeune armée. Ses leçons furent publiées et grandement appréciées.

En 1890, le gouvernement fonda, en faveur des lieutenants d'artillerie, l'École d'application de Fontainebleau. Le lieutenant-colonel Maunoury fut choisi pour prendre la direction de cette œuvre nouvelle.

Mais déjà les honneurs l'attendaient, honneurs qui constituaient en même temps une périlleuse épreuve.

Les opinions politiques du colonel Maunoury lui valurent la bienveillance des gens en place et tout particulièrement de M. Brisson, alors président du Sénat. Il fut donc nommé commandant militaire du Sénat et occupa ce poste pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'il fut promu au grade de général.

Hâtons-nous d'ajouter que dans le milieu nouveau où sa charge le forçait de vivre il se tint pur de toute compromission. Loin de le corrompre, les politiciens lui inspirèrent plutôt du dégoût. Il assista au répugnant spectacle qu'offrait le Parlement à cette époque, sans que ses collègues de l'armée, qui l'observaient avec une attention dépourvue d'indulgence, pussent découvrir dans sa conduite quoi que ce soit entachant son honneur.

Général, directeur de l'École de guerre, commandant du 15^e corps d'armée à Marseille, du 20^e corps à Nancy, membre du Conseil supérieur de la guerre, l'heureux officier obtint finalement, 1890, l'emploi de Gouverneur militaire de Paris.

Dans cette importante charge le général Maunoury se révèle sous un jour nouveau. La discipline de la garnison de Paris s'était fort relâchée. On y jouissait avec ivresse des délices de la capitale. Le gouverneur réagit contre cette tendance déplorable, exigea de tous une tenue parfaite, et remit en moins de deux années l'armée de Paris sur le pied de perfection. C'est que le général Maunoury, passionné pour les vieilles traditions militaires, avait